

L'ES

PARCS DE CAIMANS DANS LA COCHINCHINE

Les Cochinchinois se nourrissent de la chair du caïman (crocodile de Siam) qui pullule dans leurs rivières marécageuses ; bien qu'ils mangent agréablement de toutes les parties du corps de l'animal, il en est une, la queue, dont ils sont excessivement friands.

Dans leurs bazars, où l'on débite communément ces sauriens, la queue du caïman est une marchandise très disputée et qui se vend à part ; elle n'est abordable que pour le petit nombre, c'est-à-dire que pour les grosses bourses.

Le Cochinchinois trouve la chair qui garnit l'arête caudale de l'afreux amphibie, ferme, succulente et exquise au goût ; il la prépare de mille façons différentes. Ce mets, dont il raffole, excite ses convoitises gourmandes au-delà de toute expression.

Pour une queue de crocodile, l'Indo-Chinois se vendrait lui et sa famille.

Je ne suis pas à même de contester le dire ni le goût des naturels du Cambodge, que j'ai toujours préféré croire sur parole ; pendant mes cinq années de séjour dans cette colonie, je n'ai jamais pu me résoudre à goûter même du bout de mes lèvres à une tranche de la queue de caïman rôtie, ou bien accommodée à quelque sauce piquante. On n'est pas maître de ses répugnances.

Comme les crocodiles foisonnent dans les fleuves et les marécages de ces régions asiatiques, on est naturellement porté à croire, en les rencontrant sur les marchés, qu'ils proviennent, comme les poissons, des rivières. Il n'en est rien. La chasse de ces reptiles est aussi difficile que dangereuse ; leur capture exige de la bravoure et de la témérité ; elle est au-dessus du courage des Cochinchinois qui devaient trouver cette chasse aussi périlleuse que peu productive. Ils ont dû tourner la difficulté en employant un procédé qui leur procure une proie facile et abondante. Il existe, sur les bords des rivières de la Cochinchine de grands parcs de caïmans qui sont entretenus et exploités par leurs propriétaires.

J'ai pu, grâce à mon séjour prolongé dans la colonie, assister à la construction, au peuplement et à l'exploitation d'un des parcs de crocodiles, à mi-chemin sur la route de Saïgon à Cholen.

Saïgon, le chef-lieu du gouvernement colonial, est une ville neuve et européenne qui compte dix mille habitants au plus. Je la parcourais presque tous les soirs, en compagnie de plusieurs de mes amis ; nous nous étions d'abord imposé cette promenade comme un exercice hygiénique nécessaire à la conservation de notre santé ; nous la fîmes bientôt avec un plaisir extrême, tant elle nous paraissait délicieuse à ce moment de la journée où il se produit un changement si profond dans l'état de l'atmosphère.

Dans ces promenades de chaque jour, nous nous arrêtons en passant devant le grand parc à caïmans que les Cochinchinois étaient en train de bâtir sur les bords de la rivière Saïgon, dans un terrain marécageux que leur avait concédé le gouvernement.

Ce parc consiste en un bassin carré de trois cents pieds de côté et de quatre pieds au plus de profondeur. Une épaisse cloison de madriers fortement reliés à des bigues plantées le long des bords du fleuve, donne un libre passage aux eaux, tout en séparant entre eux la rivière et le bassin au centre duquel s'élève un mât de trente-six pieds de hauteur au moins. Ce mât porte à son extrémité aérienne une plateforme qui rappelle la hune.

Une toiture solide, supportée sur des pieux enfoncés dans le sol, complète le parc. Cette couverture, en forme de chapeau chinois, ferme absolument le bassin de toutes parts, sauf à son centre où il existe autour du mât un espace ouvert de dix-huit à vingt pieds carrés environ.

Cette étroite ouverture est l'unique lucarne de cette prison d'un nouveau genre ; c'était là, dans cet étroit espace, que les crocodiles viendront, en se livrant bataille, chercher et recevoir les quelques rayons de ce soleil qu'ils aiment tant.

Pour ces captifs, adieu les bains de soleil et les longues siestes de la plage ! Et cette ouverture,

hôte, c'est-à-dire sans la grande fécondité saurien, dont la femelle pond en plusieurs fois une vingtaine d'œufs par an.

Au bout de deux ans, les petits caïmans étaient énormes et s'étaient multipliés d'une façon effrayante. Ils ne pouvaient plus trouver une nourriture suffisante dans ce bassin où l'emplacement commençait à leur manquer ; le propriétaire du parc leur fit jeter deux fois par jours d'énormes paniers de charognes de toutes sortes.

Souvent nous prenions plaisir à assister au repas du soir de ces hideux amphibies.

Le spectacle était repoussant, terrifiant même, mais des plus curieux à voir. Voici comment s'y prenaient les Cochinchinois chargés du soin de nourrir les crocodiles :

La hune du mât se trouvait reliée au sol par une série de cordages passant sur des poulies monflées. Les indigènes, aussi agiles que des singes, grimpaient par ces cordes dans la hune d'où ils versaient dans le parc le contenu des paniers qui leur étaient hissés au fur et à mesure.

Pendant qu'ils s'acquittaient tranquillement de leur besogne à cette hauteur qui les mettait à l'abri de tout danger, les caïmans, pressés les uns contre les autres, se dressaient le long du mât, la tête hors de l'eau et la gueule démesurément ouverte, engloutissant tout ce qui tombait.

L'aspect de toutes ces mâchoires terribles qu'agitait un mouvement de va-et-vient, était fait pour vous glacer d'épouvante ; nous sentions comme un frisson de froid qui nous parcourait le corps. Un jour, un de ces Indo-Chinois, saisi peut-être par un brusque accès de folle terreur, se laissa tomber de la hune ; le corps n'arriva pas, dans sa chute, à toucher l'eau : il fut reçu dans les mâchoires qui se refermèrent ; il fut divisé et englouti en un clin d'œil. Ses camarades ne s'étaient pas aperçus de sa chute que l'Indo-Chinois était déjà dévoré.

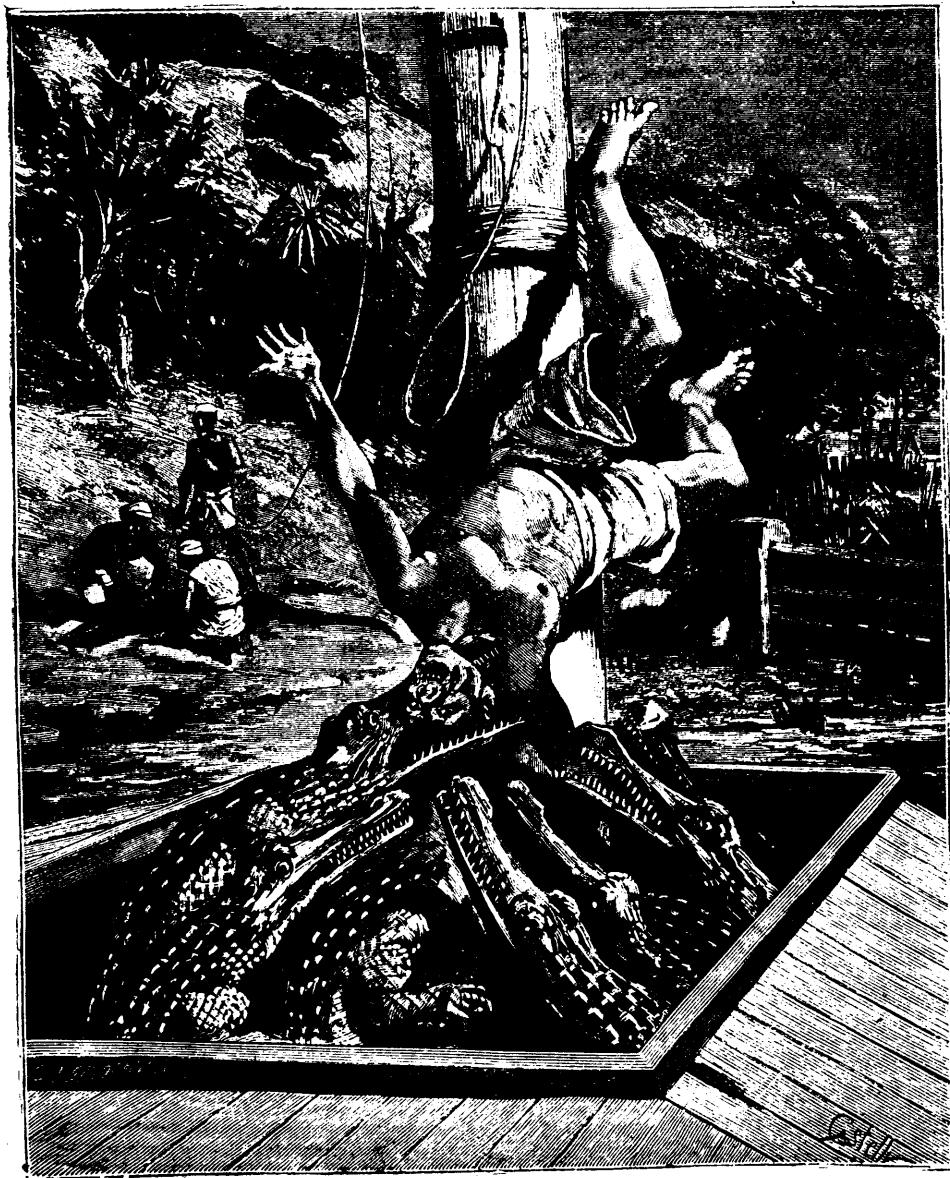
Du coup, ce fut fait du repas des caïmans qui subirent même un jeune forcé de quelques jours ; les Cochinchinois, paralysés par la frayeur, ne savaient plus grimper par les cordes jusqu'au mât.

Mais l'amour du gain finit par l'emporter sur les hésitations et les frayeurs ; et bientôt ces indigènes reparaissaient dans la hune.

Les Cochinchinois opèrent la capture de leurs plus gros prisonniers en faisant preuve d'intelligence et d'une très grande adresse. Bien que le pêcheur soit à l'abri de tout danger, les diverses scènes de cette singulière pêche sont curieuses et plus émouvantes encore.

Le crocodile, dominé par l'instinct de la conservation qui le pousse, se suicide en s'étranglant lui-même.

Le pêcheur grimpe dans la hune en emportant une corde, dont l'une des extrémités reste à terre entre les mains de trois ou quatre autres indigènes ; après avoir passé cette corde assez fine, mais très solide, dans une poulie fixée au sommet du mât, il l'enroule autour de son bras en faisant au bout un nœud coulant. Il choisit alors entre tous les animaux qui dès son apparition se sont précipités dans le bassin à ciel ouvert, où ils se pressent et se bousculent dans l'attente de quelque proie. Son choix fait, il attend le moment favorable et lance son lasso avec une adresse sans pareille, car il manque rarement le but. Aussitôt la



Il fut englouti en un clin d'œil.—Page, 29, col. 3.

comme on le verra, n'avait pas été ménagée pour permettre à ces reptiles prisonniers de contempler l'astre du jour.

Nous avons suivi avec curiosité tous les détails de la construction du parc de caïman, qui reçut avec l'eau une colonie de deux cents petits caïmans de la longueur du bras. Ce reptile, dans les deux premières années de sa vie, est faible, inoffensif et d'une capture très facile ; il sert de proie aux tortues, aux autres animaux amphibies et souvent même aux vieillards de son espèce ; mais à partir de deux ans, leurs mâchoires sont armées, ces animaux, qui vivent l'âge d'homme, deviennent redoutables par leur audace et leur voracité.

Les Cochinchinois s'attendaient bien, le moment venu, à nourrir leurs prisonniers aquatiques qui pouvaient se contenter d'abord des boues et des herbes du bassin. Ils avaient compté sans leur